FEUILLETON.

ANGE PITOU.

Suite des Mémoires d'un Médecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

Suite du Chap. XI.

La route se déroulait devant nous jusqu'à la place Louis XV; mais là, Billot ne trouvait rien à la colonne qui se trouvait aux Invalides et qu'il lui arrêtait pas.

—Eh bien! demanda Billot, qu'y a-t-il donc?

—Il y a qu'on ne passe pas au point Louis XV.

—Et sur les quais?

—Sur les quais non plus.

—Et sur les Champs-Élysées.

—Non plus.

—Alors, retournons sur nos pas et passons par le pont des Tuileries.

La troupe en était toute simple, et la foule, en suivant Billot, montrait qu'elle était prête à y accéder; mais des sabres luisaient à mon chemin et près du jardin des Tuileries. Le quai était coupé par un escadron de dragons.

—Allons, dit-il, ils ne sont pas plus nombreux que nous, mais ces maudits dragons, ils sont donc partout? murmura-t-il encore.

—Dites donc, cher monsieur Billot, dit Pitou, je crois que nous sommes pris.

—Bah! dit Billot, on ne prend pas cinq ou six mille hommes, et nous sommes cinq ou six mille au moins.

Les dragons du quai s'avançaient lentement, il est vrai, au petit pas, mais ils s'avançaient visiblement.

—Nous allons, jusqu'à la grille des Tuileries.

—Oh! oh! fit la foule, qui comprit.

Et elle s'écarta plus vivement encore qu'elle n'avait fait.

Pitou regarda, et vit que de la place où il était jusqu'à la grille il n'y avait plus qu'une trentaine de pas.

—J'ai! dit-il avec la prévoyance d'un pythagoricien.

La besogne lui d'autant plus facile, du reste, à Pitou, que cinq ou six hommes parmi les plus vigoureux prirent leur part du fardeau.

Il en résulta une acce cration notable dans la marche.

En cinq minutes, on était en face de la grille.

—Allons, dit Billot, de l'ensemble.

—Bon, dit Pitou, je comprends, nous venons de faire une manœuvre de guerre. Les Romains appelaient cela un bélier.

Et la scène, mise en mouvement, heurta d'un coup terrible la serrure de la grille.

Les soldats qui montaient la garde à l'intérieur des Tuileries accoururent pour s'opposer à l'invasion. Mais, au troisième coup, la porte céda, tournait violemment sur ses gonds, et dans cette gueule béante et sombre la foule s'engouffra.

Au mouvement qui se fit, le prince de Lambesq s'aperçut qu'une issue était ouverte à ceux qu'il croyait ses prisonniers. La colère s'empara de lui. Il fit faire un bond en avant à son cheval, pour mieux juger de la situation. Les dragons cependant derrière lui crurent que l'ordre de charger leur était donné, et le suivirent. Les chevaux, déjà échauffés, ne purent modérer leur course; les hommes, qui avaient à prendre une revanche de leur échec de la place du Palais-Royal, n'essayèrent probablement pas de les retenir.

Le prince vit qu'il lui serait impossible de modérer le mouvement, se laissa emporter, et une clameur déchirante poussée par les femmes et les enfants monta au ciel pour demander vengeance à Dieu.

Il se passa, au milieu de l'obscurité, une scène d'effroyable. Ceux que l'on chargeait devaient fous de douleur, ceux qui chargeaient fous de colère.

Alors une espèce de défense s'organisa du haut des terrasses, les chaises volèrent sur les dragons. Le prince de Lambesq atteint à la tête, roula par un coup de sabre, sans songer qu'il frappait un innocent au lieu de punir un coupable, et un vieillard de soixante-dix ans tomba.

Billot vit tomber l'homme et jeta un cri.

En même temps un carabine fut à son épaule, un sillon de feu traversa l'obscurité et le prince était mort, si le hasard n'eût fait au même instant cabrer son cheval. Il reçut la balle dans le cou et s'abattit.

On crut le prince tué. Alors les dragons s'élancèrent dans les Tuileries, poursuivant les fugitifs à coups de pistolet.

Mais les fugitifs ayant désormais un grand espace, s'éparpillèrent sous les arbres.

Billot rechargea tranquillement sa carabine.

—Ma foi, tu avais raison, Pitou, dit-il, je crois que nous sommes arrivés à temps.

—Si j'allais être brave, dit Pitou en déchargeant son mousqueton au plus épais des dragons; il me semble que ce n'est pas si difficile que je le croyais.

—Oui, dit Billot; mais la bravoure inutile n'est pas de la bravoure.—Viens par ici, Pitou; et prends garde de t'emmêler les jambes dans ton sabre.

—Attendez moi, cher monsieur Billot. Si je vous perdais, je ne saurais plus où aller. Je ne connais pas Paris comme vous, moi; je n'y suis jamais venu.

—Viens, viens, dit Billot, et il prit la terrasse du bord de l'eau, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne des troupes qui s'avançait par les quais, mais cette fois aussi rapidement qu'elle pouvait, pour prêter main-forte, si besoin était, aux dragons du prince de Lambesq.

Arrivé à l'extrémité de la terrasse, Billot s'assit sur le parapet et sauta sur le quai. Pitou en fit autant.

XII.

Ce qui se passait dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789.

Une fois sur le quai les deux provinciaux, voyant briller sur le pont des Tuileries les armes d'une nouvelle troupe qui, selon toute probabilité, n'était pas une troupe amie, se glissèrent jusqu'aux extrémités du quai et descendirent le long de la berge de la Seine.

Onze heures sonnaient à l'horloge des Tuileries.

Une fois arrivés sous les arbres qui bordaient le fleuve, beaux trembles et longs peupliers qui trempaient leurs pieds dans l'eau; une fois perdus sous l'obscurité de leur feuillage, le fermier et Pitou se couchèrent sur le gazon, et ouvrirent un conseil.

Il s'agissait de savoir, et la question était posée par le fermier, si l'on devait rester où l'on était, c'est à dire en sûreté, ou à peu près, ou bien si l'on devait aller se jeter au milieu du tumulte, et prendre sa part de cette lutte qui paraissait devoir durer une partie de la nuit.

Cette question posée, Billot attendit la réponse de Pitou.

Pitou avait fort grand en considération dans l'esprit du fermier. D'abord par l'excellent conseil avait fait monter la veille, et ensuite par le courage dont il venait de faire preuve dans la soirée. Pitou sentait bien que le moindre mot qu'il dirait, il n'en était que cela, serait considéré comme un ordre, et il n'en était que cela, mais, au lieu d'en être plus fier, il n'en était que plus scrupuleux; mais, au lieu d'en être plus humble mentalement, il n'en était pas moins fier. Pitou était humble intellectuellement, plus reconnaissant au bon fermier. Pitou était humble mentalement, plus reconnaissant au bon ferm